

Marguerite de Valois (1553-1615)

Paru dans : Mercedes Boixareu (dir.), Ester Juan-Oliva & Angela Magdalena Romera-Pintor (éd.)
Figures féminines de l'histoire occidentale dans la littérature française
Paris, H. Champion, 2016, p. 365-378

Dernière fille de Catherine de Médicis et d'Henri II, sœur des derniers Valois, première épouse d'Henri IV, Marguerite de Valois a fait l'objet de discours innombrables jusqu'à aujourd'hui¹. Les raisons de cette actualité ininterrompue se trouvent d'abord dans sa vie. Membre de la famille royale la plus brillante que la France ait connue, cette princesse catholique née sept ans avant le déclenchement des guerres de religion fut unie le 18 août 1572 à un prince protestant, le roi de Navarre. Huit jours plus tard, les catholiques opposés à cette « entente cordiale » fomentaient le massacre de la Saint-Barthélemy, légitimant l'étiquette de « noces de sang » qu'allait recevoir cette union. Ayant refusé de l'annuler, comme sa mère lui en fit aussitôt la proposition, Marguerite s'engagea dans une existence tumultueuse, au gré des conflits qui opposaient ses deux familles. Emprisonnée plusieurs fois, elle passa une vingtaine d'année en exil, avant de terminer son existence à Paris, en pleine lumière, auprès d'un mari dont elle avait fini par se séparer et qui était devenu roi. Les mécontents du nouveau régime, notamment les protestants furieux que leur chef ait abdicqué sa religion pour monter sur le trône, s'occupèrent dès lors de leur tailler des costumes à la mesure de leur rancœur, à la fois dans quelques pamphlets fielleux, dans leurs Mémoires, et dans des livres d'histoire. Une tradition que leurs descendants s'attachèrent à poursuivre, et que réactiva pour les suivants la révocation de l'Édit de Nantes (1685) par Louis XIV, petit-fils d'Henri IV et de sa seconde épouse.

Marguerite aurait certainement vite pâli dans ces reconstitutions si, treize ans après sa mort, ses *Mémoires* n'étaient venus révéler qui avait été la dernière des Valois. En effet, l'œuvre devint aussitôt un *best-seller* en raison de sa qualité tant littéraire qu'historique ; elle constitua même le premier grand succès éditorial d'un écrit de femme². De quoi alimenter la thèse de l'égalité des deux sexes – qu'elle avait du reste défendue en ses dernières années –, dans un contexte où la chose était discutée avec virulence depuis des lustres. Dès lors, elle ne cessa plus d'être enrôlée dans les débats les plus divers et les types d'œuvres les plus variés, en fonction de ce qu'elle représentait pour les femmes et les hommes contemporains de ces réactualisations.

Une princesse relativement loin des feux de la rampe (1553-1605)

Fille de France née dans une période de paix, à une époque où la cour était devenue le centre de la vie politique et culturelle de la monarchie, Marguerite a été chantée jusqu'à son mariage par les poètes courtisans, sans liens avec ses mérites

¹. Voir É. Viennot, Marguerite de Valois, la « reine Margot », Paris, Perrin « Tempus », 2005 (réédition de *Marguerite de Valois. Histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot, 1993, suivie d'une postface originale).

². Voir Marguerite de Valois, *Mémoires et autres écrits (1574-1614)*, éd. critique par É. Viennot, Paris, H. Champion, 1998.

personnels. En revanche, sa culture, son intelligence, son engagement dans la vie des lettres à l'orée des années 1570 (notamment dans le « salon vert » de son amie la maréchale de Retz) lui ont valu des admirations et des amitiés durables – dont celles de Brantôme, qui devait écrire à la fin du siècle le *Discours sur la reine de France et de Navarre, Marguerite* – l'une des principales sources de sa notoriété posthume.

Après la Saint-Barthélemy, elle n'est qu'à peine mentionnée dans les pamphlets qui pullulent contre sa mère et son frère Charles IX. Elle est néanmoins entraînée dans cette tourmente par l'auteur du *Réveille matin des Français* (écrit fin 1573), qui l'accusée d'inceste avec son jeune frère, François, duc d'Alençon, pour illustrer les perversions affectant prétendument toute cette famille. Ce motif fera un jour florès, mais à l'époque il n'a pas d'écho. Aucun des libelles provoqués par la répression du « complot du Mardi gras » (1574) ne s'en prend à elle. La reine s'était pourtant impliquée dans cette tentative de coup d'État destinée à mettre Alençon sur le trône (alors que Charles était mourant et le futur Henri III en Pologne), au point qu'elle rédigea pour son mari, autre chef de la conjuration, le discours de sa défense. Il faut dire que personne alors ne sut qu'elle en était l'autrice.

Au cours des années suivantes, les faits et gestes de Marguerite ne retiennent pas davantage l'attention, malgré des démêlées parfois graves avec le nouveau roi – peu prompt à oublier que ses proches ont voulu l'évincer du trône. Comme son mari et son frère, elle est étroitement surveillée, voire confinée au Louvre, sans que les observateurs le sachent ou s'en émeuvent. La mission diplomatique délicate qu'elle accomplit en 1577 pour le compte d'Alençon, désormais prétendant à la direction de la Flandre, n'est pas commentée. Son double séjour en Gascogne, en 1578-1582 puis 1584-1585, l'est un peu plus, parce qu'il est contemporain de plusieurs épisodes marquants : d'abord la septième guerre de religion, qu'on soupçonne Marguerite d'appuyer alors que son mari ne fait que la berner ; ensuite un aller-retour à Paris, durant lequel les heurts avec la famille royale sont incessants, et qui se termine par un long bras de fer avec Navarre (la reine étant obligée de patienter des mois durant avant de pouvoir remettre un pied à Nérac ; et enfin le déclenchement de la dernière guerre civile, suite à la mort d'Alençon (juin 1584), qui transforme *de facto* Navarre en prétendant au trône – et en ennemi public numéro un, vue sa religion.

Dans le chaos qui s'ouvre, Marguerite décide d'« abandonner » son mari, comme elle le dira elle-même. S'ouvre pour elle une période de tribulations qui passent à peu près inaperçues, bien qu'elles soient légion. Après quelques mois passés à Agen, puis une petite année à Carlat, dans le Cantal, elle est emprisonnée dans la forteresse d'Usson, en Auvergne, sur ordre de son frère et de sa mère ; mais elle est libérée six mois plus tard sous la pression des Guise, qui dirigent alors l'opposition catholique au roi de Navarre. Son exil ne fait pourtant que commencer, dans le plus grand silence. À peine quelques fidèles se désolent-ils, de temps en temps, que la France soit privée d'elle, émettant même parfois la crainte que « le Béarnais » veuille l'expédier *ad patres* pour épouser l'une de ses maîtresses. C'est à Usson que, ayant rapidement opté pour « la vie tranquille³ », comme elle l'écrivit à Brantôme en 1591, elle écrit ses *Mémoires*, lit jusqu'à point d'heure tout ce qui lui tombe sous la

³. Voir Marguerite de Valois, Œuvres complètes. 1. *Correspondance (1569-1615)*, éd. critique par É. Viennot, Paris, H. Champion, 1998, lettre 248.

main, fait construire un théâtre, rassemble une « musique », reçoit ses ami-es et négocie son « démariage » avec celui qui est devenu roi de France en 1593.

Lorsque c'est chose faite, en décembre 1599, seuls deux auteurs ont fait d'elle l'héroïne d'une œuvre. Le premier est Brantôme, qui a rédigé son *Discours* au plus fort de la dernière guerre civile, et qui l'a envoyé à sa destinataire fin 1593 ; l'œuvre ne paraîtra que soixante-dix ans plus tard. Le second est Shakespeare, qui s'est vaguement inspiré de la vie à Nérac dans les années 1580 pour écrire ses *Peines d'amour perdues* (*Love's Labour's Lost*) ; cette comédie, qui date vraisemblablement du milieu des années 1590 a dû être jouée en Angleterre sans grand succès. À côté de ces œuvres appelées à une grande postérité, des dizaines de dédicaces ont été adressées à la reine, qui témoignent bien souvent de l'attachement et de l'estime que leurs auteurs éprouvaient pour elle, mais dont aucune n'allait dépasser le premier cercle ni être rééditée⁴.

Une figure saisie par la gloire... et la haine des femmes fortes (1605-1715)

En 1605, celle qu'on appelle désormais la « reine Marguerite » (puisque le roi a voulu qu'elle conserve le titre de reine, mais qu'elle n'est plus reine de rien) rentre à Paris, où elle devient l'un des premiers personnages de l'État – en dépit de tous les usages. C'est que la sécurité intérieure est loin d'être rétablie et que les complots alternent avec les tentatives d'assassinat du roi. En l'accueillant dans la capitale, Henri IV veut prouver que l'annulation de leur mariage ne lui a pas été extorquée, que sa seconde union est bien valide, que les enfants nés de Marie de Médicis sont légitimes. Ayant légué toutes ses terres au futur Louis XIII, Marguerite touche une pension confortable. Cela lui permet de faire construire un magnifique palais sur les terrains de l'Université, en face du Louvre, et d'y entretenir une cour où se pressent les poètes, les musiciens, les savants, les magistrats, les femmes de lettres. Marie de Gournay, par exemple, future autrice de *L'Égalité des hommes et des femmes*, est sa bibliothécaire. Une autre œuvre la célèbre alors : *l'Astrée*, qui commence à paraître en 1607. Elle est en effet l'une des héroïnes de ce roman fleuve de son ami Honoré d'Urfé, dont l'intrigue est située en Auvergne : la princesse Galathée.

Après l'assassinat du roi (1610), Marguerite demeure aux premiers rangs. Ayant apporté son soutien à Marie, elle est parfois chargée de missions importantes, comme la réception des ambassadeurs espagnols venus négocier les mariages du dauphin et de l'une de ses sœurs, en 1612. Cette notoriété lui permet d'intervenir dans les premières frondes du siècle, de même que lors de la tenue des États généraux de 1614, toujours au profit de la régente. La même année, elle laisse paraître la seule de ses œuvres imprimée de son vivant sous son nom (hormis quelques poésies glissées dans des recueils de ses proches) : un discours sur l'excellence des femmes, intitulé *Discours docte et subtil dicté promptement par la reine Marguerite* par le jésuite qui le publia. Sa mort, l'année suivante, est l'occasion de funérailles grandioses et d'une dernière salve de publications louangeuses. Elle est alors vénérée par la majeure partie du monde des lettres pour le soutien qu'elle lui a apporté, et saluée par le monde politique pour la

⁴. Voir les dédicaces qui lui ont été adressées, sur <http://www.elianeviennot.fr/Marguerite-dedicaces.html>

sagesse de ses engagements aux côtés des Bourbons.

La parution de ses *Mémoires*, en 1628, l'installe dans d'autres sphères : celle des lettres, celle de l'histoire. La vingtaine d'éditions, contrefaçons et traductions repérées durant cette période montre qu'on se passionne pour cette reconstitution de la tumultueuse cour des Valois, du massacre de la Saint-Barthélemy vu de l'intérieur du Louvre, des folles années de jeunesse du fondateur de la dynastie, mais aussi des persécutions infligées à celles et ceux qui avaient osé s'opposer à la couronne... On y trouve, autrement dit, des raisons de se révolter contre un pouvoir de plus en plus absolu.

Marguerite n'est donc pas épargnée dans les discours que Richelieu commande aux lendemains de la Journée des dupes (1630), coalition fomentée contre lui par Marie de Médicis et sa bru Anne d'Autriche, et dont il est sorti vainqueur. Soucieux de justifier le traitement indigne infligé pour la première fois de l'histoire de France à une reine mère (l'exil définitif et la privation de moyens financiers), le Cardinal fait « travailler tous les écrivains corrompus du royaume de France », dira l'un des partisans de Marie. Et pour « calomnier celle qui lui avait en main les moyens d'acquérir de l'honneur », il n'hésite pas à faire « accuser toutes les femmes »⁵... Marguerite est de celles-là, d'autant que l'un de ces écrivains mercenaires, Scipion Dupleix, a été son secrétaire à la fin de sa vie. Faisant taire son admiration pour son ancienne patronne, Dupleix « révèle » donc « toute la vérité » : c'était une femme vindicative, paillarde, animée d'une passion « dérégulée » pour son jeune frère, mère d'un enfant adultérin... et Henri IV ne l'estimait nullement. Elle-même n'aimait pas la régente, qu'elle n'avait soutenu qu'en vertu de cette « tendresse qui lie facilement les femmes entre elles, lors même que l'une fait joug aux volontés de l'autre⁶ ». Comme Marie et Anne...

Bien que des contemporains de Marguerite aient fait savoir ce qu'ils pensaient des méthodes du ministre en général et des révélations sur la reine en particulier, ces dernières commencent à inspirer des plumitifs – notamment ceux que fâchent l'apparition d'une nouvelle femme au firmament des lettres. C'est en effet deux ans après la parution très remarquée des *Femmes illustres* de Madeleine de Scudéry (1642) que sort *La Ruelle mal assortie, ou entretien amoureux d'une dame éloquente avec un cavalier gascon plus beau de corps que d'esprit, et qui a autant d'ignorance comme elle a de savoir ; Dialogue vulgairement appelé la Ruelle de la R. M.* Cette pochade met en scène une pédante vieillissante et négligée, qui tente de convertir un jeune imbécile aux arcanes de l'amour néoplatonicien, avant de se résoudre à l'employer pour ses seuls attraits naturels. Inséré dans un *Nouveau recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, ce texte n'a aucune postérité immédiate, mais il laisse cependant quelques traces, puisque Tallemant des Réaux l'évoque dans son *Historiette* sur Marguerite, rédigée à la fin du siècle (et restée manuscrite) : « On a une pièce d'elle qu'elle a intitulée : *La Ruelle mal assortie*, où l'on peut voir quel était son style de galanterie⁷ ». À l'évidence, la reine est alors déjà entrée dans la légende.

5. Mathieu de Morgues, *Lumières pour l'Histoire de France, et pour faire voir les calomnies, flatteries et autres défauts de Scipion Dupleix*, s.l., 1636, p. 10 et 127.

6. Scipion Dupleix, *Histoire de Louis Le Juste*, Paris, Claude Sonnius, 1633, p. 14.

7. Gédéon Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. A. Adam, Paris, Gallimard « La Pléiade », 1960, p. 60. Sur ce point, voir É. Viennot, « Marguerite de Valois et *La Ruelle mal assortie* : une attribution erronée », *Nouvelle Revue du Seizième Siècle*, 10, 1992.

Un nouveau pas est franchi en 1660, année où Louis XIV se marie avec une princesse espagnole. Un pamphlet jusqu'alors parfaitement inconnu, vraisemblablement rédigé en 1607 par Agrippa d'Aubigné, est imprimé prétendument à Cologne, accompagné d'autres textes hostiles au fondateur de la lignée et à Catherine de Médicis. *Le Divorce Satyrique, ou les amours de la reine Marguerite de Valois* est une confession d'Henri IV, par laquelle il avoue qu'il n'a pas divorcé pour les raisons que l'on croit (occasion de rappeler son opportunisme), mais à cause de la lubricité de son épouse, qu'il ne supportait plus (après l'avoir exploitée). La reine n'a-t-elle pas été l'amante de ses trois frères, puis de tous les jeunes gens appétissants de la cour, puis de tous les cadets de Gascogne, et enfin de tous les « muletiers et chaudronniers d'Auvergne » ? Sans parler de ses dernières années, où, revenue à Paris, devenue « la plus difforme femme de France », elle se pavanait « avec son ruffian » jusque dans les églises, « la face plâtrée et couverte de rouge, avec une grande gorge découverte qui ressemblait mieux et plus proprement à un cul que non pas à un sein. »⁸ Réédité une douzaine de fois d'ici la fin du siècle, ce pamphlet va constituer le socle de la « légende noire » de la reine. Hors de France également, paraît en 1666 la première traduction en français de l'*Histoire* de Jacques-Auguste de Thou, dont Henri IV et ses successeurs avaient empêché la publication, et où elle était accusée d'un meurtre.

Si la monarchie française contre-attaque en faveur du grand-père du roi, notamment avec l'*Histoire de Henry le Grand* de Pérefixe (1661), elle abandonne Marguerite à son triste sort. Les historiographes s'emparent donc des motifs désormais sur la place publique en les intégrant dans leurs récits du règne d'Henri IV. Seuls les amateurs et amatrices des *Mémoires* – des nobles le plus souvent – entretiennent l'autre versant de son image, qui se voit renforcée par la première édition des œuvres de Brantôme. Le Discours sur la reine paraît en effet en 1665, dans un ensemble qui lui est entièrement dédié, et que ses éditeurs ont doté d'un titre alléchant : *Mémoires de Pierre de Bourdeille [...] contenant les Vies des dames illustres de France de son temps*. Mais un autre volume paraît l'année suivante, intitulé *les Vies des dames galantes*, où Brantôme parlait à mots couverts des mœurs sexuelles et amoureuses de son milieu, montrant les femmes bien dégourdies... Un épisode des souvenirs de la reine est alors exploité pour un roman anonyme, *Mademoiselle de Tournon* (1678) et sa vie pour un autre, *Le Duc de Guise* (1694). Quant à la dernière édition de ses *Mémoires*, due aux soins de l'érudit Godefroy en 1713, elle est assortie du discours de Brantôme sur Marguerite et d'un autre sur Bussy, mais aussi de *La Fortune de la cour* qui se concentrait sur ce dernier. Elle repropose donc à l'imagination du lectorat le couple Marguerite-Bussy, sans pour autant effacer le couple Marguerite-Guise.

La traversée du désert (1715-1789)

Si l'édition Godefroy est reproduite en 1715, c'est la dernière du siècle ou peu s'en faut : les *Mémoires* ne seront pas republiés avant 1789. Il faut dire qu'un nouveau coup s'est abattu sur la réputation de la reine cette même année 1715 : la dernière édition du *Dictionnaire historique et critique* que Bayle ait revue, qui conteste la véracité des *Mémoires* sur certains points et propose un article

⁸. *Le Divorce satyrique, ou les amours de la Reine Marguerite de Valois*, in Agrippa d'Aubigné, *Œuvres complètes*, éd. Réaume & Caussade, Paris, Lemerre, 1873-1892, vol. 2, p. 653-684.

« Usson » très dégradant pour elle. Et non seulement la reine est critiquée pour les mœurs qu'on lui prête, mais les condamnations s'assortissent de considérations générales, comme celle-ci : les femmes « qui ont été débauchées pendant leur jeunesse » ne devraient pas « se jeter dans la dévotion lorsqu'elle ne sont plus en état de charmer les hommes »⁹. Or ce *Dictionnaire*, régulièrement réédité, sert de Bible à tout ce que la France compte de « philosophes » jusqu'à la parution de l'*Encyclopédie* (années 1750).

Le bruit sur la dernière reine de Navarre cesse donc à partir de cette date, alors que commence à grossir celui fait autour du premier Bourbon – qui sera le héros des temps modernes pour le siècle des Lumières. L'*Histoire* de Péréfixe est en effet rééditée sans discontinuer jusque dans les premières décennies du siècle, et elle se voit puissamment relayée, dès les années 1730, par la *Henriade* de Voltaire. Dans cette épopée au succès faramineux, le roi est non seulement débarrassé de tous ses défauts, mais vainqueur de toutes les femmes qui ont tenté d'entraver sa course ! Les historiens, eux, répètent la leçon mise au point par leurs prédécesseurs, par Bayle et par... Voltaire, dont l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756) recycle la leçon de la *Henriade*. Ajoutons que toute cette production est marquée par un effacement grandissant du rôle des femmes, et par l'irruption fréquente de propos justifiant cette absence, ou les mesures prises pour les écarter de la scène politique.

Cela n'empêche pas certains érudits d'aller dans l'autre sens, ou de réfléchir aux figures écartées de la « grande histoire ». Marguerite de Valois n'est jamais oubliée dans les « galeries » de femmes célèbres qui maintiennent vaille que vaille le souvenir des exclues du panthéon. L'*Histoire littéraire des femmes françaises* de l'abbé de La Porte (1769), les *Mémoires historiques, critiques et anecdotes des reines et régentes de France* de l'avocat Jean-François Dreux du Radier, l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles* de l'académicien Antoine-Léonard Thomas (1782)... lui sont globalement très favorables, même si le légendaire affleure régulièrement dans ces œuvres. Par ailleurs, le chanoine bibliothécaire Antoine Mongez lui consacre une première biographie en 1777. L'étude attentive de la vie de la reine lui permet de faire un premier tri entre les motifs crédibles et les autres, d'analyser quelques raisons de la haine que lui vouent les historiens, de soupçonner Aubigné derrière le *Divorce Satyrique*, et d'identifier Marguerite comme la rédactrice de la *Déclaration du roi de Navarre* de 1574. Renommant ce texte *Discours justificatif pour Henri de Bourbon*, Mongez le publie en annexe de son ouvrage. L'attribution n'étant pas contestée, c'est sous ce titre que l'œuvre sera désormais reproduite, le plus souvent à la suite des *Mémoires*.

Splendeurs et misères d'une icône (1789-1845)

La Révolution vient toutefois rebrasser ces cartes. D'abord en accentuant vertigineusement l'hostilité envers les femmes de la haute aristocratie, toutes plus ou moins emportées dans la haine vouée à la reine Marie-Antoinette depuis une décennie. En témoigne l'introduction donnée aux *Mémoires* de Marguerite dans la gigantesque collection de textes historiques publiée à Londres et à Paris en 1789,

⁹. Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, Compagnie des Libraires, 1734, vol. 4, p. 527.

où le *Divorce satyrique* semble servir d'unique source au propos historique tenu sur elle. En témoignage, surtout, *Les Crimes des reines de France*, pamphlet trois fois réimprimé entre 1791 et 1793, et dans lequel Marguerite n'est que l'une des multiples reines débauchées, assassines et malfaisantes de cette galerie monstrueuse. Quelques années plus tard, c'est sur un ton badin que Sylvain Maréchal tire la conclusion qui s'impose, afin de soutenir son *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes* (1801) : « la première femme de Henri IV aurait été moins galante, si elle n'avait pas su écrire ». Du reste, « une femme poète est une petite monstruosité morale et littéraire, de même qu'une femme souverain est une monstruosité politique ».

Un mouvement inverse se fait toutefois jour sous l'Empire. Débarrassés de toute femme politique par des constitutions qui verrouillent l'accès à la citoyenneté, dotés d'un Code civil qui garantit aux hommes l'autorité absolue sur leurs épouses, les Français sont peu à peu saisis d'une nostalgie pour le temps qui n'est plus, voire d'un véritable enthousiasme pour les anciennes reines. L'engouement pour Marguerite se repère dès la fin des années 1810 dans divers recueils de poésie qui la célèbrent, mais surtout dans plusieurs romans et opéras de la décennie suivante. Du côté des fictions littéraires, c'est d'abord la *Chronique du roi Charles IX* de Mérimée (1829) et *Le Rouge et le noir* de Stendhal (1830), où elle campe un personnage secondaire mais important des intrigues. Du côté des œuvres musicales, c'est *Le Pré aux clercs* de Hérold et Planard (1832) et *Les Huguenots* de Meyerbeer et Scribe (1836), où elle est une jeune femme courageuse, qui compatit avec les souffrances des persécutés et les aide de tout son pouvoir.

Diverses rééditions de ses *Mémoires*, entre 1826 et 1842, renoircissent toutefois ces images. Les introductions s'acharnent à répéter que, si l'œuvre est remarquablement écrite, elle est loin d'être fiable ; et que si la femme a été fidèle politiquement, ses mœurs étaient déplorables. Les lecteurs sont invités à chercher partout derrière le texte le non-dit qu'il cacherait – autant dire la liste toujours plus longue des amants qu'on prête à la reine. Une image renforcée par le succès inédit des *Dames galantes* de Brantôme, dont les éditeurs appellent à voir Marguerite derrière telle ou telle « grande » dévergondée. Et aussi par la première impression des *Historiettes* de Tallemant des Réaux (1834), qui lui attribuait la *Ruelle mal assortie*. Voilà bien la preuve qui manquait ! Si la reine elle-même a avoué son dévergondage, qui sont donc les naïfs qui le nieraient ? Seul Anaïs de Raucou (dit Bazin) lui consacre une étude sérieuse et dépourvue de fantasmes, mais qui ne paraît qu'en revue (1840).

C'est dans ce contexte que sort – en feuilleton – *La Reine Margot* d'Alexandre Dumas (1844-1845), qui suit le couple royal de la Saint-Barthélemy jusqu'aux lendemains du complot du Mardi Gras. Réapparaissent ici les motifs de la jeunesse livrée aux pires désordres et de la fidélité strictement politique, assortis du thème de la mère assoiffée de pouvoir quoique condamnée à échouer devant son gendre, dans un duel incarnant le passé et l'avenir de la nation... Marguerite n'est en revanche créditée d'aucun talent pour l'écriture, si ce n'est celle des billets doux, qu'elle rédige en latin ! Comme bien des reconstitutions historiques de l'époque (pensons aux diverses *Marie Stuart*, *Marie Tudor*, *Ann Boleyn*...), ce roman tend ainsi à expliquer – de manière évidemment subliminale – pourquoi les femmes ont été privées de la citoyenneté en 1789, et pourquoi elles doivent le rester. La preuve n'a-t-elle pas été faite que, lorsqu'on leur laisse inconsidérément des parcelles de pouvoir, elles n'en usent qu'au gré de leurs passions ? Au mieux peuvent-elles

servir les hommes qui, eux, savent ce qu'ils font.

La reine Margot en roue libre (1845-1970)

L'extraordinaire succès de ce livre explique qu'à peine une décennie plus tard, les historiens et les critiques qui s'imaginent parler de Marguerite de Valois parlent en réalité de la reine Margot. Et livrent à son propos leurs rêveries les moins érudites. Sainte-Beuve propose sur elle en 1852 une *Causerie du lundi*, où les citations erronées le disputent aux théories essentialistes et aux remarques sexistes. À l'heure où les critiques cherchent à parquer les « femmes auteurs » dans une « littérature de femmes pour les femmes », il attribue à Marguerite la création (le mot n'est évidemment pas prononcé) d'un genre littéraire propre à son sexe : elle a « laissé d'agréables pages historiques, et ouvert dans notre littérature cette série gracieuse de Mémoires de femmes qui désormais ne cessera plus, et que continueront plus tard, en se jouant, les La Fayette et les Caylus. » De ces livres, juge-t-il, « faits sans qu'on y pense et qui n'en valent que mieux. »¹⁰ Car lorsque les femmes pensent...

L'éditeur de la volumineuse correspondance de Catherine de Médicis se permet quant à lui de consacrer un livre à *Trois amoureuses au XVI^e siècle : Françoise de Rohan, Isabelle de Limeuil, la reine Margot* (1885), dans lequel il affirme : « Ce qui séduisait en elle, c'était la flamme provocante de ses yeux, l'éclat de son teint, la finesse, la transparence de sa peau ; on l'accusait même de coucher dans des draps de satin noir pour en faire ressortir la blancheur [le détail vient du *Divorce*] ; c'était la beauté sensuelle et appétissante qui attire et retient les hommes ». Tout cela pendant sa jeunesse, bien sûr. Car après, elle s'est « rabattue sur de naïfs adolescents »¹¹...

Autant dire que les rares érudits à vouloir redresser la barre ont du mal. On en trouve pourtant quelques-uns, comme le comte de Saint-Poncy, qui lui consacre une biographie conséquente (1887) ; comme le Belge Kervyn de Lettenhove, qui explore ses relations avec le roi d'Espagne pendant la dernière guerre civile (1891) ; ou comme l'abbé Charles Urbain, qui réédite pour la première fois depuis 1618, le petit discours féministe de la reine (1891). Quelques revues, enfin, fournissent des lettres inédites, parfois présentées avec sérieux et fondées sur des recherches, bien souvent dans la plus grande négligence, voire sans la moindre annotation.

Le xx^e siècle ne voit ces traits que s'accroître. Quelques chercheurs et chercheuses font progresser les connaissances sur la reine jusqu'en 1828, date à laquelle le prestigieux historien Mariéjol signe une biographie assassine, qui met un terme à ce reste de curiosité et de respect pour plus de cinquante ans. L'exhumation des lettres s'arrête. Les *Mémoires* eux-mêmes cessent d'être édités. Des biographies médiocres, répétitives, complaisantes, resservent régulièrement de la reine Margot à un public apparemment toujours friand de grandes héroïnes sulfureuses.

Parallèlement, des romans à trois sous exploitent le filon ouvert par le succès

¹⁰. Charles Augustin Sainte-Beuve, « La reine Marguerite, ses *Mémoires* et ses lettres », 7 juin 1852, in *Causeries du lundi*, Paris, Garnier, 1853, vol. 6, p. 148.

¹¹. Hector de La Ferrière, *Trois amoureuses au XVI^e siècle : Françoise de Rohan, Isabelle de Limeuil, la reine Margot*, Paris, Calmann-Lévy, 1885, p. 164, 295.

ininterrompu de *La Reine Margot* et des *Dames galantes*, depuis longtemps disponibles en livres « de poche ». *La Folle Vie de la Reine Margot* (Paul Rival, 1929), *Margot reine sans royaume* (Jeanne Galzy, 1939), *La Reine Margot* (Jacques Castelnau, 1945), *Reines en vacances* (Pierre de Gorse, 1949)... préparent une nouvelle dégradation du personnage. En 1956, enfin, soit après que les Françaises ont (enfin) obtenu le droit de vote, Guy Breton fait de la reine une simple nymphomane – en dentelle bien sûr – dans ses très vulgaires *Histoires d'amour de l'histoire de France*, qui ne paraissent inspirées que par le *Divorce satyrique*. Si les innombrables rééditions de ce livre, qui tient du roman de gare, tarissent l'inspiration des romanciers et romancières, un premier film est tourné par Jean Dréville, qui s'inspire plutôt de Dumas (*La Reine Margot*, 1957), mais en profite pour montrer l'actrice Jeanne Moreau pour la première fois nue à l'écran¹².

Des infléchissements ? (1970-2015)

Si l'irruption du féminisme sur la scène internationale met un coup d'arrêt à cette descente aux enfers, elle met du temps à produire de véritables effets. Les *Mémoires* de la reine reparaissent en 1971, dans une édition méchamment introduite, où le texte est coupé de résumés, suivi de *La Ruelle mal assortie* – attribuée à la reine – et d'un bouquet de lettres pêchées dans une vieille édition, sans que les plus grossières erreurs aient été rectifiées. De nouvelles biographies suivent, sans apporter de neuf. Des romans et des films continuent d'exploiter la veine graveleuse des *Histoires d'amour de l'Histoire de France*. Et de nouvelles attaques surgissent, notamment, pour la première fois, sur le terrain de l'authenticité des *Mémoires*, à la fin des années 1980 – soupçon heureusement vite balayé par la reprise d'études réellement érudites sur la reine et son œuvre.

Depuis le milieu de la décennie suivante, en effet, sa réception est entrée dans une nouvelle phase, marquée par la distinction entre Marguerite de Valois et la reine Margot. La première tend peu à peu à redevenir un sujet de recherche et d'enseignement pour la communauté universitaire, et à devenir pour des intellectuelles féministes un personnage digne de trouver sa place parmi les modèles inspirant les femmes d'aujourd'hui. La seconde, puissamment remise en selle par le film de Patrice Chéreau (*La Reine Margot*, 1994), continue son chemin, entre biographies médiocres ou hostiles, nouvelles exhumations de *La Ruelle mal assortie*, et bandes dessinées pornographiques. J'ai soutenu en 2005 que « le mythe ne "march[ait] plus" aux yeux du public éclairé, pour qui cette femme-là ne paraît plus pouvoir incarner la "mauvaiseté" de ses semblables, ni constituer la preuve qu'elles doivent être mises à l'écart de la scène publique¹³ ». Je le pense toujours. Mais il est probable que la volonté de nuire à l'une des premières plumes féminines de notre littérature n'a pas dit son dernier mot.

Éliane Viennot
Université Jean Monnet (Saint-Étienne)
& Institut universitaire de France

¹². Voir Geneviève Sellier, « *La Reine Margot* au cinéma : Jean Dréville (1954) et Patrice Chéreau (1994) », in O. Krakovitch, G. Sellier & É. Viennot (dir.), *Femmes de pouvoir: mythes et fantasmes*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 205-218.

¹³. Voir note 1.